ÉLISABETH,

REINE

D'ANGLETERRE.

CHAPITRE XV.

Cependant le roi, infiniment plus fin et plus adroit que la reine, et qui par une clémence affectée et toute contraire à son penchant naturel, s'efforçait de gagner l'esprit des Anglais, lui fit comprendre qu'il voyait dans toute la nation une estime si générale et une inclination si puissante pour la princesse, qu'il

ne pourrait jamais achever de gagner les cœurs des peuples, qu'il n'eût encore fait l'action éclatante de la mettre en liberté; que lorsqu'un sujet était devenu, par son mérite, l'idole d'un peuple, il fallait ou le perdre ou le caresser; que de solides raisons avaient déterminé le conseil à ne point perdre Elisabeth, et qu'ainsi le seul parti qui restait à prendre, était de donner à la nation le plaisir de la voir en liberté; que la princesse qui leur était déjà redevable de la vie, et qui se verrait libre par un excès de bonté, ne serait ni assez ingrate ni assez imprudente pour exciter de nouveaux troubles qui la perdraient sans ressource; qu'elle serait assez contente qu'on souffrît qu'elle fût regardée comme destinée à la succession à la couronne, en cas que

Dieu ne leur accordât point de postérité, et qu'on pourrait observer avec tant d'exactitude toutes ses actions, qu'il serait impossible qu'elle entrât dans aucun complot, sans qu'on ne le découvrît.

La reine fut émue de ces raisons; mais une fausse grossesse qui lui survint, ayant fait espérer au conseil qu'elle pourrait avoir des enfans, cet incident fut quelque temps un obstacle au succès des intentions du roi; et tout ce qu'il obtint, ce fut que la princesse aurait la liberté d'écrire, pourvu que tout ce qu'elle écrirait fût vu par le commandant de Vostock.

La princesse se servit de cette liberté pour écrire au roi des lettres si respectueuses, et de si tendres à la reine, que les apparences de

sa grossesse s'étant évanouies, et le roi redoublant avec chaleur ses empressemens, on résolut enfin au conseil de l'approcher de Londres, et de lui donner dans Hamptoncour une prison moins resserrée.

Ce fut pour ainsi dire l'entrepôt de sa liberté. Le cardinal Polus, le chancelier Gardiner, et les principaux seigneurs de l'état, la virent. Le roi lui-même l'ayant fait complimenter et assurer de la continuation de sa protection, et lui ayant donné sous main des secours considérables d'argent, elle ne douta plus que bientôt elle ne se vît dans une entière liberté. Elle ne manqua pas d'informer le comte de ce changement heureux, qui la flattait de l'espérance de le voir aussi bientôt hors de sa prison.

Comme son ambition l'obligeait de faire comprendre au roi qu'elle était persuadée de lui avoir à lui seul toute l'obligation du changement de sa fortune, elle lui écrivit souvent, et tout ce qu'elle lui manda était dans des sentimens si touchans, que ce prince qui aimait à se flatter, crut que ses bontés avaient fait une tendre impression sur le cœur de la princesse. Cette pensée le mettait dans une impatience extrême de la voir libre, n'osant lui rendre visite à Hamptoncour, ni lui faire aucune ouverture de sa passion; cependant il prit l'occasion de lui faire, du consentement de la reine, une réponse à toutes ses lettres, et la ménagea de manière qu'elle ne pût donner d'ombrage, et qu'en même même temps la princesse y pût en-

trevoir les sentimens qu'il avait pour elle. Voici ce qu'il écrivit.

Philippe, roi, à la princesse Elisabeth.

« Je ne suis que mon inclination dans les empressemens que je témoigne au conseil pour y faire résoudre votre liberté : il faut espérer que votre mérite et les bontés de la reine achèveront ce que mon penchant a commencé. Ce mérite est si victorieux, et vous êtes si sincèrement aimée de tout ce qui peut une fois vous connaître, qu'il n'y a rien que vous ne puissiez espérer. Je suis persuadé de votre profond respect pour la reine, et de vos droites intentions pour le repos de l'état; je puis aussi vous répondre que si sa

majesté a pour vous toutes la tendresse d'une bonne sœur, j'ai tous les sentimens que vous devez attendre d'un roi qui estime vos vertus, et qui souhaite avec ardeur la fin de vos disgraces.

PHILIPPE, ROI. »

La princesse ne pouvait pas se persuader entièrement que le roi, marié et son beau-frère, la pût aimer. Quoique, dans sa visite mystérieuse ; dans la jalousie du comte, et dans les termes de cette lettre, elle trouvât assez de quoi fonder cette pensée, elle envoya au comte une copie pour lui faire comprendre qu'elle n'avait rien de réservé pour lui, et que si effectivement elle était aimée du roi, le sacrifice

qu'elle faisait de son amour suffisait pour détruire toutes les idées jalouses qu'il en aurait pu prendre.

Rien cependant n'était capable d'étouffer le chagrin que le comte avait conçu de cet amour, dont il pénétrait mieux que la princesse toute la force et les conséquences. Il concevait que, si le roi ignorait encore alors son amour pour la princesse, comme la reine le savait, il ne serait pas long-temps sans en être instruit, ou sans le découvrir par d'autres voies, et que, le sachant, il ne manquerait pas, ou de le laisser dans les prisons, ou de l'éloigner; qu'il ne pouvait penser à la princesse que dans quelque grande vue politique, pour s'en assurer afin de l'épouser, en cas que la reine, dont la santé avait tou-

jours été fort faible, vînt à mourir ; que le désir de régner, non seulement sur l'Angleterre, mais sur tous les états d'Espagne, pourrait peut-être ébranler le cœur d'Elisabeth ; enfin il se faisait une inquiétude de tout ce que sa jalousie timide pouvait lui inspirer. Il dissimula cependant ses appréhensions, pour ne pas faire concevoir à la princesse qu'il pût douter de sa fidélité, et se contenta de lui écrire dans les mêmes sentimens qu'il avait déjà fait.

Ce n'est pas cependant l'amour du roi qui devait lui faire plus d'ombrage : Robert Dudley, comte de Leycester, avait bien fait d'autre progrès sur le cœur de la princesse.

Lorsque le duc de Northum-

berland fut condamné à perdre la tête, il avait cinq fils prisonniers avec lui, et qui furent aussi condamnés à la mort; mais on n'exécuta que le second, qui avait épousé l'infortunée Jeanne, fille du duc de Suffolck. Le comte de Warwick, l'aîné, fut empoisonné dans la prison; et des trois qui restaient, Robert, qui était le mieux fait et de même âge qu'Élisabeth, avait, dès sa plus tendre jeunesse, conçu pour elle beaucoup d'amour.

Les querelles d'Etat, qui avaient divisé d'intérêt leur maison, l'avait empêché de s'expliquer; cependant Courtenay l'avait prévenu: mais enfin ayant été mis en liberté, il hasarda d'écrire une lettre fort tendre et fort passionnée, à la princesse, qui était en prison. Ce fut

dans le temps que l'on commençait d'en adoucir la rigueur ; et une femme qui avait la liberté de l'aborder pour des services particuliers, la lui rendit adroitement, y joignit cinq cents guinées que ce nouvel amant lui envoyait, avec offre de tout ce qu'il possédait.

CHAPITRE XVI.

Soit que la princesse se trouvât dans des besoins que le comte, prisonnier, ne pouvait pas soulager, soit que le mérite de Leycester trouvât encore place dans son cœur pour y faire, malgré Courtenay, les premières impressions d'un amour qui fit sous son règne un grand éclat, quoi qu'il en soit, elle reçut favorablement la lettre, prit les guinées, l'assura d'une parfaite reconnaissance, n'en manda rien au comte, et toutes les fois qu'elle se trouvait dans quelques besoins, elle

s'adressait librement à Leycester, qui ne manquait pas de lui envoyer toujours le double de ce qu'elle lui demandait.

Les choses étaient dans cet état lorsque le roi fit enfin résoudre au conseil la liberté d'Elisabeth. Elle sortit et vint à Londres, au bruit des acclamations du peuple, qui ne put contenir la joie qu'il avait de la revoir. Elle fut conduite à Withall, où elle salua la reine, qui lui fit un accueil fort favorable, l'embrassa, lui donna le nom de sœur, et voulut l'accompagner dans la première visite qu'elle rendit au roi. Quoique la manière obligeante dont il la reçut, pût être attribuée à la seule joie qu'il avait d'avoir réussi dans cette entreprise; néanmoins sa passion l'emportant sur sa politique ordi-

naire, il marqua tant de chaleur et d'empressement, et la regarda avec des yeux si vifs et si pleins de feu, que la reine l'aperçut. Réfléchissant sur l'ardeur qu'il avait témoignée pour sa liberté, et d'ailleurs le voyant entièrement sorti de cette gravité fière et sombre qui semblait être son caractère essentiel, elle en conçut dès ce moment une furieuse jalousie, d'autant plus vive, que la princesse, dans sa politique, croyait ne pouvoir témoigner trop de soumissions à son libérateur, et lui répondait par les expressions les plus respectueuses, mais tout à la fois les plus tendres.

Le comte apprit dans sa prison ce qui ce passait dans Londres, et, dévoré de chagrin, avait une impatience inconcevable de se voir en

liberté ; il craignait que l'esprit de la princesse ne se dissipât par la présence d'une infinité de nouveaux objets, ou ne se laissât surprendre à l'éclat de la grandeur du roi, et que cette dissipation, aidée de son absence, ne la conduisît enfin jusqu'à l'oubli. Mais comme le même soupçon l'avait fait arrêter en même temps que la princesse, et qu'on l'avait toujurs cru moins coupable qu'elle, il ne douta pas que sitôt que sa liberté serait proposée au conseil, elle ne passât. Le roi, par les impulsions de Gardiner, ne désirait pas qu'il sortît; cependant il n'osait s'y opposer ouvertement, et se contentait d'y former de secrets obstacles. Mais enfin la reine ayant témoigné qu'elle approuvait sa liberté, il fut impossible à toute la

cabale du chancelier de l'empêcher.

Tandis qu'on travaillait à finir la prison du comte, la princesse reçut les complimens de toute la cour: Leycester étant des plus empressés, y vint avec la foule; mais comme il baisait à son tour la main de la princesse, elle se baissa, et lui dit à l'oreille :

« Ce n'est pas à la vue de tant de monde que je prétends vous remercier de tous les plaisirs que vous m'avez faits. «

C'était en dire assez à un amant pour lui faire comprendre qu'il devait chercher les occasions d'une entrevue plus particulière. Ce n'est pas que le fond du cœur de la princesse ne fût entièrement au comte: elle l'aimait sincèrement et n'avait peut-être pas encore conçu pour

Leycester une véritable passion ; mais comme il avait des biens immenses et des alliances avec les principales maisons de l'Angleterre, et que dans les vues qu'elle avait de s'assurer de la succession à la couronne, elle avait besoin et de beaucoup d'argent, et de grands appuis pour ménager les esprits et les maintenir dans de favorables sentimens : c'est ce qui lui fit ce nouveau commerce d'intérêt avec Leycester ; et comme elle ne voulait pas que le comte pût en prendre aucun ombrage, c'est ce qui l'obligea de rechercher un grand secret dans cette nouvelle correspondance, d'autant plus que Leycester était ennemi capital du comte, puisque le père de l'un avait été décapité par la persécution du père de l'autre.

Leycester cherchait donc toutes les occasions possibles de voir la princesse seule : elle ne voulait pas que ce fût chez elle, parce que Carren, dont elle n'aurait pu se cacher, était entièrement dévouée au comte; mais le hasard, qui a plus souvent de part aux aventures des amans, que toute la prudence, lui fournit bientôt cette occasion.

Le roi, qui n'avait pu encore en trouver une pour entretenir la princesse, et lui faire une déclaration de son amour, espéra de la rencontrer dans une espèce de fête qu'il voulut donner aux dames.

Les différens divertissemens qu'on devait pousser jusqu'au milieu de la nuit destinée au repas, devaient se terminer par une comédie espagnole qui devait être jouée : les sei-

gneurs et les dames de la cour qui dansaient le mieux, s'étaient chargés d'y exécuter un ballet, qui fut en deux jours disposé pour y servir d'intermède.

Si la princesse dansait admirablement, Leycester ne réussissait pas moins, et tous deux ensemble devaient faire une entrée d'Apollon et de Diane; Véraguas, qui était l'unique confident du roi, avait été chargé du soin de disposer le théâtre, et de ménager de sorte, le cabinet où la princesse, après la danse, devait se rafraîchir, que le roi pût de sa loge y passer secrètement, lorsque sous différens prétextes, on aurait écarté les deux femmes que Véraguas y avait préposées pour la servir. Tout était préparé pour ce projet; mais dans le temps que Leycester et la prin-

cesse dansaient comme deux personnes qui cherchent à se plaire, le feu prit soudainement au théâtre, et dans le trouble qui obligea tout le monde à s'écarter, Leycester prit la princesse par la main, et la conduisant par la première route qui se présenta, ils trouvèrent une porte ouverte qui les menait dans une grotte de coquillages qui donnait sur le jardin. La princesse y entra un peu émue de l'accident du feu ; mais étant fort aise de trouver cette occasion, elle vit, à la clarté de la lune, un banc de marbre dans un petit enfoncement, et elle s'y assit.

CHAPITRE XVII.

LEYCESTER mit aussitôt un genou en terre, et prenant l'une des mains d'Elisabeth entre les siennes: Qu'il y a long-temps, ma princesse, lui dit-il, que je cherche ce moment pour vous ouvrir mon cœur, et pour apprendre de votre bouche quelle est ma destinée!

Et moi, milord, dit la princesse, j'avais une impatience extrême de pouvoir vous dire en liberté que c'est à votre générosité que je dois les plus sensibles consolations que j'aie reçues dans mes malheurs; que

vous êtes un véritable ami, et que vous devez attendre de ma reconnaissance éternelle tout ce qu'une princesse magnanime peut faire pour n'être point ingrate.

Ah! madame, dit Leycester, pourquoi me donnez-vous le nom de votre ami? que ne me donnez-vous celui de votre amant, puisque je l'ai porté dès le premier moment que je vous ai vue, et que je le porterai tant que durera ma vie!

Je vous donne, dit la princesse, à la plus précieuse de toutes les qualités, puisque c'est la plus rare. Il y a peu d'hommes qui ne soient amans, et à qui l'amour ne fasse faire ce que vous avez fait pour moi; mais il y a si peu de vrais amis, et les services qui partent de la pure amitié sont si estimables, que

j'aime mieux les avoir reçus de vous, comme d'un ami, que comme d'un amant.

Eh bien! madame, reprit Leycester, attribuez ce que j'ai fait à la pure amitié pour en augmenter le mérite, j'y consens, pourvu que vous soyez persuadée de l'amour que vos charmes ont allumé dans mon cœur. Mon orgueil accepte la qualité d'ami que vous me donnez. Hélas! que je crains, madame, que celui que doit vous inspirer votre naissance, ne murmure de la qualité d'amant que j'ose prendre!

Milord, dit Elisabeth, si votre cœur a conçu pour moi de l'amour, il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher, et je voudrais qu'il me fût aussi aisée d'y répondre qu'à votre amitié. Je puis vous assurer que, tant

que je vivrai, je serai votre amie; mais ne me demandez pas autre chose que cette amitié que je vous jure aussi inviolable que je vous la dois. Faites que je puisse être en état de reconnaître vos services, et vous me trouverez toujours prête à m'acquitter des obligations que vous avez voulu que je vous aie.

Mais, madame, reprit Leycester, est-ce l'amitié qui paie l'amour, et cette passion ne demande-t-elle pas qu'on lui réponde par un autre sentiment? Vous en voulez trop, milord, répliqua la princesse, et je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire, dans l'état où je me trouve.

Du bruit qu'elle entendit dans ce moment du côté de la porte l'obligea de se lever, en disant à Leycester

qu'il serait mal qu'on les trouvât dans cette grotte; elle lui donna la main, et ils se rendirent tous deux dans le salon, où toute la cour était, tandis qu'on achevait d'éteindre le feu, et qu'on servait les tables.

Le roi, malgré toute sa dissimulation, ne pouvait s'empêcher de faire paraître sur son visage sa profonde douleur. En effet, il était sensiblement outré d'avoir manqué une entrevue qu'il s'était préparée avec tant de peines et tant de soins; mais son dépit redoubla lorsqu'il vit entrer Leycester avec la princesse, tous deux dans leur habit de balet. Il ne lui fut pas difficile de juger que depuis le théâtre ils ne s'étaient point quittés, et quoique jusque-là qui que ce soit ne se fût aperçu qu'il y eût entre eux la moindre correspon-

dance, et qu'on dût attribuer au seul hasard cette aventure, la jalousie, qui sait donner aux apparences le plus mauvais tour qu'elles puissent prendre, lui peignit Leycester et Elisabeth comme deux amans d'une parfaite intelligence : pénétré de cette idée il résolut de mettre tant d'espions sur leurs démarches, qu'il pourrait enfin découvrir leur secret, et chercher en même temps l'occasion de déclarer une passion qu'il ne pouvait plus renfermer dans son cœur.

Courtenay fut cependant mis en liberté, et tout ce que la reine exigea de lui pour sa justification, c'est qu'il affirmerait avec serment qu'il n'était point entré dans la conjuration du duc de Suffolck.

Il fut saluer la reine, et voulant

encore réitérer en sa présence le serment qu'il avait fait devant les juges, elle lui dit : Comte, votre parole suffit, et je vous ai reconnu trop sincère dans l'aveu de votre amour, pour douter un moment de ce que vous dites; et se baissant ensuite pour n'être pas entendue, elle ajouta tout bas : Avouez qu'il y a bien de la différence de régner sur un trône ou de gémir dans une prison. Elle ne put s'empêcher de rougir en lui disant ces mots ; et le comte confus prenant sa main qu'elle lui donnait à baiser, comme c'est l'usage à l'égard des seigneurs qui rentrent dans les bonnes graces du souverain, il baissa les yeux, et s'inclinant avec un profond respect: Madame, lui dit-il, nos destinées sont écrites dans le ciel; et celui

qui a fait les cœurs leur donne, comme il lui plaît, et le mouvement et l'inclination. La mienne, madame, est de vivre et de mourir le plus fidèle de vos sujets.

Il fut ensuite saluer le roi, qui le reçut froidement, et lui dit que, comme sa prison avait été fondée sur un soupçon qui enveloppait dans un concert avec la princesse, il lui conseillait de se priver de la voir, afin d'achever de détruire toutes les idées désavantageuses dont les esprits pouvaient être prévenus.

Quand celui qui peut commander conseille, son conseil est un ordre; et le comte fut sensiblement touché de celui qu'il reçut : il le fit savoir à la princesse; et, malgré cette défense, s'étant vus dès le

même soir fort secrètement, toute leur application se réduisit à imaginer quelques moyens faciles pour tromper les yeux surveillans; ce qui n'était pas aisé, puisque la princesse n'avait plus son hôtel séparé, et qu'on l'avait réduite à un appartement à Withall, où le roi et la reine, par des motifs différens, voulaient qu'elle fût, l'un dans l'espérance d'y trouver plus facilement les occasions de la voir, et l'autre pour observer plus aisément les démarches que le roi ferait auprès d'elle. Ainsi la princesse se trouvait embarrassée de trois amans dont il fallait que les pas fussent secrets auprès d'elle, et qu'elle voulait ménager par différentes vues, le comte par amour, Leycester par les secours

effectifs qu'elle en recevait, et le roi par les avantages qu'elle trouvait dans sa protection.

CHAPITRE XVIII.

Le roi n'avait pu encore lui parler ouvertement de sa passion et des projets qu'il formait sur la faiblesse de la santé de la reine, qui depuis son mariage ne faisait que languir et dépérir tous les jours. Elle s'était mariée par politique, n'ayant pu le faire par amour; et elle voyait avec un cruel chagrin que sa sœur, qu'elle haïssait en rivale vaincue, était adorée du peuple, et qu'après lui avoir enlevé le cœur d'un amant, elle lui enlevait encore celui d'un

mari. Tantôt elle était bienaise que le comte fût en liberté, pour l'opposer en rival victorieux à l'inclination qu'elle croyait que le roi avait conçue pour sa sœur, et tantôt l'amour qu'elle avait pour le comte et qu'elle ne pouvait arracher de son cœur, faisait qu'elle le voyait avec douleur en état de s'unir plus étroitement que jamais avec la princesse; et dans ce trouble furieux son corps succombait sous les fatigues de son esprit.

Leycester, de son côté, avait de puissantes raisons de ne point faire éclater son amour aux yeux de leur majesté, parce qu'il avait de grandes vues, et se croyait assez puissant et assez de facilités pour s'ouvrir un chemin au trône par le mariage de la princesse, puisque son frère avait

bien épousé la reine Jeanne, et avait été proclamé roi avec elle. Mais comme il était un des plus fermes appuis de la réforme, son crédit sur cette secte, sa maison et ses grands biens, avaient toujours donné de l'ombrage à la maison royale, et il craignait que si l'on découvrait le projet de mariage qu'il avait formé, on ne lui suscitât pour le perdre de nouvelles accusations, qui lui seraient d'autant plus funestes, qu'il devait à la grace du roi une vie qu'il avait été condamné à perdre sur un échafaud.

Pour la princesse, elle aurait bien désiré de les voir tous trois secrètement, les uns utilement pour sa fortune, et l'autre agréablement pour son plaisir; mais elle voulait conduire de manière cette triple in-

trigue, qu'ils ne pussent découvrir leurs démarches réciproques.

Ainsi Carren avait soin de lui ménager ses entrevues avec le comte, qui sous différens déguisemens était introduit dans son appartement avec un endroit de retraite, en cas du besoin. Leycester s'y glissait à son tour, afin que Carren, qui était toute au comte, n'en prît point d'ombrage. La princesse lui faisait croire qu'il ne la voyait que pour lui rendre un compte exact de l'état des affaires de la religion, pour essayer de garantir la réforme de la destruction dont elle était menacée; et ce jeu était si bien conduit, que Leycester et la princesse parlaient quelquefois d'amour en présence de Carren, sans qu'elle comprît leur discours, dans lequel ce nom d'amour était déguisé et

couvert de celui de zèle pour la religion. Au compte exact que Carren rendait des visites de Leycester à son rival, il n'en prenait pas d'ombrage ; mais un incident rompit toutes les mesures de sa politique amoureuse.

Lorsque Carren introduisait le comte dans les momens commodes, si la princesse n'y était pas, il se cachait dans un petit cabinet obscur dont le comte, Carren, la princesse, avaient chacune une clef : dans cet endroit il attendait son retour et qu'elle fût seule. Un jour ayant quelque chose de particulier à lui dire, il n'attendit point Carren, et ayant trouvé l'occasion favorable de se glisser dans la chambre sans être vu, il ouvrit le cabinet et s'y tint caché. Un moment après la princesse entra et Leycester avec elle,

et Carren n'y étant pas, leur conversation fut plus libre, et l'amour ne s'y déguisait point sous le nom de zèle de la religion. La princesse s'étant mise dans un fauteuil, Leycester, dont le comte avait d'abord reconnu la voix, se mit aux pieds d'Elisabeth, et, avec un enjoûement assez familier, sachant qu'elle aimait passionnément la flatterie, lui dit mille jolies choses sur sa beauté. Le comte n'en fut point d'abord alarmé, connaissant l'humeur gaie de la princesse, et se tint attentif et dans un grand silence; mais de ce prélude Leycester passa bientôt à d'autres discours, et lui ayant parlé de ses grands yeux noirs et vifs :

Ne guériront-ils point, dit-il, bientôt cette plaie profonde qu'ils ont faite dans mon cœur, et puis-

que cet amour que j'ai osé vous déclarer ne vous offense point, que ne me faites-vous connaître, ma princesse, que vous y répondez ?

Quel coup de poignard dans le cœur du comte ! Son émotion ne rompit point cependant son attention, et la redoublant au contraire pour éclaircir davantage ce mystère, il entendit la princesse qui répondit en ces termes :

Vous savez, milord, ce que je vous ai dit; je vous estime infiniment, je vous regarde comme le plus sûr de mes amis, je vous ai des obligations dont je vous destine une parfaite reconnaissance, mais il faut que je sois en état de pouvoir m'en acquitter.

Ah ! madame, dit Leycester, n'êtes-vous pas toujours dans cet état,

puisque le gage le plus léger de votre amour suffit pour vous acquitter de tout ce que j'ai fait pour vous ?

Milord, reprit la princesse, ne suffit-il pas que je ne me sois point sentie offensée de l'aveu que vous m'avez fait de votre passion, et que..... Elle allait continuer, et le comte était dans une impatience qui allait peut-être éclater, lorsque Carren entra fortement pressée, et lui dit que le roi venait la voir, suivi du seul Véraguas, et qu'il était à dix pas de la porte de son appartement. Leycester et la princesse savaient que si le roi les surprenait ensemble, sa politique ne manquerait pas d'en prendre des soupçons très-dangereux : ainsi, pour les prévenir, et le dérober aux yeux de ce

monarque, tout ce qu'elle put faire, ce fut d'ouvrir soudainement le petit cabinet où était déjà le comte, qui prévoyant leur action, se tenait collé dans un coin : ayant fait entrer Leycester, avec ordre de ne pas remuer, elle referma la porte sur ces deux rivaux, et fut au devant du roi, qui était déjà dans son antichambre.

CHAPITRE XIX.

Après les premières civilités, le roi lui dit qu'il venait pour l'informer d'une chose importante et qui demandait un grand secret : la princesse ayant fait sur cela retirer Carren, le roi reprenant la parole lui dit que les bonnes inclinations de la reine avaient peine à tenir contre les mauvais offices que lui rendaient ses ennemis; qu'il avait appris qu'on devait proposer au conseil de l'éloigner de la cour ;

Digitized by

qu'il apportait tous les obstacles possibles pour écarter cette proposition, ou pour en détourner les effets: mais qu'il ne pouvait agir que secrètement, pour ne pas fortifier les ombrages qu'on avait pris de protection publique qu'il lui avait donnée. Oui, madame, ajouta-t-il, et malgré toute mon adresse l'on aurait demain agité cette affaire au conseil; si la reine, plus faible et plus languissante qu'elle ne l'a encore été, ne venait de se mettre au lit avec une fièvre aussi violente qu'elle est soudaine.

Seigneur, dit la princesse, la malice de mes ennemis ne m'est pas inconnue; ils peuvent me noircir dans l'esprit de la reine: mais ils ne me porteront jamais à sortir de mon devoir, ni à manquer à la fi-

délité que je lui ai jurée ; et pourvu que votre générosité me continue sa protection, tous leurs efforts seront inutiles.

La protection que je vous ai donnée, reprit le roi, a un fondement trop solide pour craindre que jamais rien la puisse ébranler. Mais, belle princesse, je ne vous ai dit que le commencement du secret que j'ai à vous confier : l'état où je vois la reine me le permet, et l'occasion qui se présente, que j'ai tant de fois inutilement cherchée, est trop favorable pour la négliger.

Alors portant sur la princesse un regard tout différent de celui dont il glaçait ses courtisans : Je vous aime, continua-t-il ; mais qui pourrait ne pas vous aimer ? Mon cœur était à vous avant même que je vous

Digitized by Google

eusse vue. Le déguisement sous lequel je m'introduisis la première fois auprès de vous, pouvait-il être autre chose qu'un effet de la violence de mon amour ? Mais il faut croire que le ciel, qui a destiné la reine à la stérilité, et, comme on le croit, à très-peu de vie, n'a fait naître cette passion dans mon cœur que pour la gloire de mes États, que votre main pourra perpétuellement unir à une couronne qui ne vous peut manquer, et qui, joignant vos vertus et votre sagesse à ma puissance, nous rendra les plus redoutables souverains de la terre.

Quoiqu'Élisabeth eût à différentes marques découvert que le roi avait conçu pour elle de l'amour, et qu'elle eût prévu cette déclara-

tion, elle fut néanmoins extrêmement surprise de la manière ouverte dont il la fit.

Elle se doutait bien que les vues du roi étaient de l'épouser, si la reine mourait sans enfans, et que la politique pouvait avoir autant de part que la passion dans ce projet; mais elle n'aurait jamais cru qu'un monarque qui se piquait de prudence et de dissimulation, pût être capable de prévenir la destinée incertaine d'une femme vivante et s'ouvrir sur un second mariage. Il était difficile de pouvoir faire à une déclaration si ouverte une réponse qui pût tout à la fois ménager l'esprit de ce monarque, et celui de Leycester qu'elle avait caché : son embarras eût été bien plus grand, si elle avait su que le comte l'écoutait aussi.

Enfin, après avoir rassemblé tout ce que son esprit suggérait à sa prudence : Seigneur, répondit-elle, il n'y a point de princesse dont l'amour du plus puissant monarque de la terre ne doive flatter l'ambition ; mais il n'est pas permis à une sujette d'oser penser qu'elle survivra sa reine, ni à une sœur d'élever ses yeux sur un frère : souffrez donc, seigneur, que je doive à votre seule vertu la protection dont vous m'avez honorée, et permettez que je borne tous mes vœux à demander à Dieu la santé de la reine ma sœur, et la prospérité de votre union !

Mais, madame, répondit le roi, si le ciel en dispose malgré vos vœux et les miens, et qu'il me laisse libre et vous fasse reine, refuserez-

vous l'hommage d'un cœur qui mettra tant de couronnes à vos pieds? Seigneur, répliqua Élisabeth, je me ferais un grand crime de répondre sur une idée que mon devoir m'oblige d'éloigner de mon esprit. Ah! madame, dit le roi, si votre cœur était libre, vous me répondriez autrement; mais l'heureux Leycester a toutes vos inclinations; et il n'est point de sceptre qui puisse, dans votre cœur, balancer le mérite que vous lui trouvez.

Quelles pensées étaient alors celles du comte de Courtenay qui se trouvait enfermé avec un rival dont le père avait fait mourir le sien, que son entretien avec la princesse pouvait faire présumer être du moins en chemin de se voir heureux, et dont il semblait que le roi ne pou-

vait publier la félicité qu'après en avoir eu quelque puissante preuve? Un cœur moins grand que le sien aurait pu profiter de l'avantage qu'il avait d'être maître de sa vie; mais son courage, la vertu et son amour, le firent contenter de former en son esprit la résolution de se satisfaire avec plus de générosité. Dans le moment qu'il faisait ces réflexions, et que Leycester, qui s'entendait nommer, fit un mouvement pour approcher son oreille de la porte, le comte ouit tomber un des gants de son rival, et le ramassant promptement, il mit un des siens à la place, que Leycester ramassa sans que cet échange les dérangeât de leur situation.

La princesse s'attendait encore moins au reproche que le roi lui fit

de Leycester, qu'à la déclaration qu'il lui avait faite de son amour: elle le confirma dans sa pensée par une rougeur dont elle ne fut pas maîtresse; et dans ce trouble, elle lui dit qu'on lui rendait sans doute de très-mauvais offices, et qu'elle savait trop son devoir pour penser à aucun engagement qui ne fût agréable à ses souverains.

Le roi, dans le reste de la conversation, lui expliqua toutes les facilités qu'il trouverait pour ce mariage, soit par les dispenses de Rome qu'il présumait ne pouvoir lui être refusées, soit par la disposition des esprits des peuples; et enfin croyant avoir assez expliqué sa passion, il embrassa la princesse qui, ne put lui refuser de répondre à cette marque de bienveillance; et il se retira.

CHAPITRE XX.

SITÔT que la princesse lui eut rendu les respects qu'exigeait son devoir, elle courut au cabinet, l'ouvrit; et en ayant tiré Leycester avec précipitation, lui dit qu'elle allait chez la reine, et le fit promptement sortir par son petit escalier.

Le comte balança s'il sortirait pour se montrer à la princesse, et pour lui faire les reproches qu'il se persuadait qu'elle méritait; mais craignant de la rendre trop confuse, et ne voulant pas qu'elle mît d'obstacle à la vengeance qu'il méditait

contre son rival, il laissa partir Élisabeth, et ouvrant le cabinet il sortit ; mais ce ne put être sans qu'il fût aperçu de Carren, qui, dans sa surprise, fit ce qu'elle put pour l'arrêter et l'entretenir : mais le comte, avec un visage plein de feu, se contenta de lui dire en se retirant : Et vous aussi, perfide, vous me trahissez. Leycester avait à peine passé dans un autre appartement qu'il connut le changement de son gant : ne pouvant en comprendre la raison, et ne doutant pas qu'il ne l'eût ramassé pour le sien dans le cabinet de la princesse, il s'étonna que le gant d'un homme pût s'y rencontrer. Sa jalousie lui fit faire, sur cet incident, une infinité de raisonnemens, sans frapper au but.

Mais le comte, d'autre côté, ne

fut pas plutôt arrivé chez lui que, s'abandonnant tout entier à la fureur de sa vengeance, il prit la plume, et écrivit à Leycester ce billet.

Le comte de Courtenay au comte de Leycester.

« La mort injuste de mon père suffirait pour vous demander satisfaction de son sang; mais ce gant que je vous renvoie, vous apprendra que j'ai avec vous un sujet de querelle encore plus sensible. Vous me rapporterez demain, à la pointe du jour, le mien, autour de la grande allée du parc, j'y serai seul pour le recevoir.

COURTENAY. »

Le comte mit ce billet avec le gant entre les mains de Wirton, qui, s'étant rendu chez Leycester, l'attendit jusqu'à minuit, et les lui donna à son retour. Ce rival n'eut pas de peine à connaître qu'il n'était pas le seul qu'Elisabeth, dans les occasions amoureuses, cachait dans son cabinet, puisqu'il voyait que le comte s'y était indubitablement trouvé en même temps que lui: mais il ne pouvait concevoir que cette princesse eût eu l'imprudence de l'enfermer avec un rival, si elle avait su qu'il y était. Cependant, soit qu'elle le sût ou non; cette aventure lui marquait une excessive familiarité: de sorte que, joignant à la haine qui divisait leurs familles les mouvemens de vengeance que sa jalousie lui inspirait, il eut au-

tant d'impatience que le comte de se trouver au rendez-vous, et dit à Wirton qu'il ne manquerait pas de faire ce que désirait son maître; qu'il laisserait sous le grand sycomore un page; que lui-même se rendrait à cheval à l'endroit marqué, et qu'il ne porterait que son épée.

Tandis que ces rivaux se préparaient à satisfaire les mouvémens impétueux de leur jalousie, la princesse étant de retour de chez la reine qu'elle trouva plus soulagée qu'elle ne le désirait, apprit de Carren que le comte avait été dans son cabinet; tandis qu'elle parlait à Leycester, et qu'en sortant il avait fait paraître un feu qui lui faisait appréhender quelque suite funeste de la violence de

son courroux, si on ne le prévenait.

Elisabeth fut saisie d'un trouble qui ne se peut exprimer; elle savait que, quoique le comte eût pris en elle une grande confiance, il avait un amour délicat; que lui ayant fait mystère du commerce secret de Leycester, il ne pouvait l'avoir développé par une aventure si bizarre sans s'effaroucher, et qu'étant déjà ennemis par une querelle héréditaire, il était impossible qu'à la première rencontre ils n'en vinssent aux dernières extrémités, qui ferait éclater ce qu'elle avait tant de peine à tenir caché.

Son propre intérêt redoublait son inquiétude, et elle voyait avec douleur qu'après un éclat de cette nature et une si fatale découverte, il

fallait qu'elle rompît nécessairement, ou avec le comte, ou avec Leycester ; qu'il était impossible de les ménager tous deux, et que le roi, pénétrant dans la cause de leurs démêlés, pourrait changer en fureur les bontés qu'il avait pour elle, et l'abandonner à la persécution violente d'un conseil qui ne respirait que sa mort, et à la passion d'un cœur qui avait tant de raisons de ne la pas aimer.

Elle passa la nuit dans cette inquiétude terrible sans savoir quel parti elle devait prendre, et sans penser à prévenir les effets précipités de la passion de ses amans, ne croyant pas que l'éclat en dût être si prompt.

En effet que pouvait-elle faire? Si elle eût voulu agir auprès de ces ri-

vaux pour arrêter la fougue de leur jalousie, c'était avouer à l'un et à l'autre une double intrigue qui la perdrait également dans l'esprit de tous les deux : recourir au roi et employer son autorité pour empêcher l'éclat qu'elle craignait, c'était elle-même confirmer ce prince dans l'opinion qu'il avait de sa correspondance avec Leycester, et lui donner de nouveaux soupçons à l'égard du comte. Ainsi son irrésolution consuma la nuit, et les amans ne trouvèrent aucun obstacle au dessein qu'ils avaient formé.

CHAPITRE XXI.

La pointe du jour ne paraissait pas encore, que le comte impatient avait déjà laissé son page sous le sycomore, et s'était rendu à cheval au lieu marqué. Leycester ne tarda pas et, laissant aussi son page dans le même endroit, se rendit où était le comte.

Tous deux mirent en même temps l'épée à la main, et, dans leur haine égale, poussant leurs chevaux l'un contre l'autre, ils cherchèrent à se satisfaire. Le combat ne fut pas long : et soit que le comte fût plus adroit ou

plus animé, dès la première passe il perça Leycester de part en part, et le fit tomber de son cheval, étendu sur le sable, dans un ruisseau de sang. Il le crut mort, et ayant couru avertir son page de lui donner, s'il était possible, quelque secours, il se fit suivre par le sien, et se retira, à deux milles de Londres, dans la maison d'un de ses amis, pour y être attentif à l'effet qu'allait produire cette aventure.

Le page de Leycester trouva son maître dans son sang; mais comme la blessure qu'il avait reçue n'était pas mortelle, il reprit ses esprits à la voix de son domestique, qui, l'ayant levé, l'assit et l'appuya contre un arbre. Leycester l'envoya au plus vîte pour lui amener une litière et un chirurgien,

et, lui imposant silence, lui commanda de dire qu'il avait été attaqué par des assassins inconnus.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu à Withall : le roi et la reine en parurent extrêmement indignés ; mais les précautions que prit Leycester pour couvrir ce qui pouvait perdre la princesse, firent qu'on ne pût en développer le secret ; et, afin de le mieux couvrir, il écrivit sur ces tablettes ces deux mots : Je vis, paraissez. Par le page qui l'avait accompagné, il les fit porter à Wirton, qui les rendit en même temps au comte, qui dès le même soir se fit voir à la cour, sans que qui que ce soit ne le soupsonnât de ce duel.

En effet le roi croyait Leycester amoureux de la princesse, et ne

savait point l'intrigue qu'elle avait avec le comte, et la reine, au contraire, savait seule que le comte aimait Elisabeth ; mais elle ignorait la passion de Leycester : ainsi ni l'un ni l'autre ne portait son idée sur la véritable cause de cet accident.

La seule princesse ne pouvait douter de la vérité. Comme son inquiétude ne lui avait laissé aucun repos, elle fut des premières à savoir cette aventure funeste, et ayant en même temps envoyé Carren chez le comte, et appris qu'il n'avait point couché chez lui, elle tomba dans un désespoir qui n'est pas imaginable, persuadée que cet éclat allait tout d'un coup lui ôter ses deux amans, et la jeter elle-même dans de terribles périls.

Sa douleur était d'autant plus vive qu'elle n'osait la faire paraître, et qu'elle était même obligée d'en cacher une partie à Carren, pour ne lui pas découvrir l'amour de Leycester qu'elle lui avait toujours caché. Tantôt elle désirait voir le comte pour entrer avec lui dans un éclaircissement qui pût soulager leurs peines mutuelles, et tantôt sa confusion lui faisait craindre ce fatal éclaircissement.

Mais le comte, de son côté, ayant en partie satisfait sa vengeance par le sang qu'il avait tiré de son rival, brûlait d'impatience de voir la princesse pour lui faire tous les reproches qu'elle devait attendre d'un amant qui se croyait trahi. Pour Leycester, sa blessure était si grande, quoiqu'elle ne fût point jugée mor-

telle, et les suites en furent accompagnées de tant d'accidens, qu'il ne put s'attacher à d'autres pensées qu'à celle de sa guérison.

Enfin la princesse, après avoir long-temps balancé sur ce qu'elle devait faire, jugea la colère du comte le plus grand de tous ses maux, et se résolut à le voir et à ne rien oublier pour effacer tous les ombrages qu'il pouvait avoir pris.

Carren fut donc chargée du soin de l'amener chez elle, et de prendre des précautions d'autant plus grandes que, dans l'émotion où était la cour, et parmi les différens bruits que causait l'aventure de Leycester, elle devait se conduire avec beaucoup plus de circonspection. Mais Carren était adroite, et dès le lendemain ayant averti le comte

et pris toutes les mesures nécessaires, elle le fit entrer sur le minuit dans la chambre de la princesse.

Elisabeth, dont la ruse était égale à l'esprit, crut qu'il était bon de prévenir, par des reproches sur son emportement, ceux qu'il pouvait lui faire sur les apparences de son infidélité, et elle ne l'eut pas plutôt aperçu, que, feignant une colère extrême,

Comte, lui dit-elle, que vous êtes imprudent, et que vous aimez peu une princesse dont le cœur est tout à vous, puisque vous ne craignez point de la perdre en exposant et son honneur et sa fortune à toutes les suites funestes d'un éclat injuste.

Ah! madame, dit le comte, quelle injustice pouvez-vous trouver dans une vengeance aussi juste

que celle que devait mon amour, après l'outrage qu'il a reçu ? Quoi ! madame, continua-t-il, un homme qui vous adore, un homme qui a préféré à la couronne même le plaisir d'être à vous, souffrira-t-il qu'à ses yeux, qu'en sa présence, vous écoutiez les vœux d'un rival, que vous le flattiez de l'espoir d'une parfaite reconnaissance, et que vous le nommiez le plus sûr de vos amis ?

L'aveuglement de la jalousie est terrible, reprit la princesse. Leycester a de l'amour pour moi, il le dit, cela peut-être, puis-je l'empêcher ? Mais puisque vous avez surpris le secret de notre entretien, avez-vous oui que j'y réponde ? Vous savez la situation de mes affaires et les besoins que j'ai de mé-

nager tous les esprits pour vous rendre, si je le puis un jour, cette même couronne que vous avez dédaignée pour moi. Voulez-vous que, pour accroître les obstacles que j'y trouverai, je rompe avec ceux dont vous prenez un injuste ombrage ? Que vous importe que Leycester m'aime, pourvu qu'il serve à mes desseins, et que je ne lui communique pas un amour qui n'est réservé que pour vous ? Et cependant, par un mouvement furieux de jalousie, vous m'ôtez mon principal appui, vous coupez le bras qui me soutient et vous hasardez de faire éclater ce qui ne peut réussir que par un profond secret.

La princesse parlait avec tant de véhémence et, au travers de sa feinte colère, regardait le comte avec des

yeux si tendres et si vifs qu'il crut presque qu'il avait tort ; et après avoir un peu réfléchi sur ce qu'elle venait de lui dire : J'avoue, lui répliqua-t-il, que la considération du contre-coup qui pouvait retomber sur vous, devait être un obstacle à la précipitation de ma vengance, et que je suis coupable d'avoir hasardé un éclat qui pouvait si fort vous intéresser, et vous attirer de fâcheuses suites. Mais, madame, un amour aussi violent que l'est le mien, et dans une conjoncture pareille à celle où je me suis trouvé, était-il capable de réflexion ? Si vous n'avez point d'amour pour Léycester, et que votre cœur soit tout à moi, j'ai dû avec plus de raison me venger de la témérité qu'il a de vouloir me l'enlever ; si vous l'aimiez je l'aurais

puni de m'avoir ravi mon bien, et puisque vous ne répondez point à son amour, je ne l'ai puni que de la volonté qu'il a eue de me la ravir. Je ne blâme point la délicatesse de votre passion, dit Elisabeth. Plus vous montrez d'amour, plus vous me faites plaisir ; mais, comte, ayez un peu plus d'égard pour mes intérêts qui sont les vôtres, et n'imputez point à une infidélité dont je suis incapable, ce qui n'est qu'un effet de ma prudence et de ma politique.

CHAPITRE XXII.

Ces deux amans entrèrent ensuite dans un plus profond éclaircissement; et comme deux cœurs qui n'aspirent qu'à se rejoindre, se laissent aisément persuader, le comte et la princesse se jurèrent de nouveau une fidélité inviolable; et l'amour se mêlant de leur parfait racommodement, ils se réunirent plus étroitement que jamais, et enfin, après trois heures de conversation, le comte, une heure avant la pointe du jour, fut conduit par Carren hors de l'appartement de la princesse. Il

croyait cette entrevue ensevelie dans un grand secret; mais il n'eut pas fait trente pas dans la galerie, que trois hommes sortant de différens endroits, l'environnèrent l'épée à la main, et lui demandèrent son nom; mais le comte, qui à leur premier mouvement, s'était tenu prêt à répondre, mit l'épée à la main, et chargea le plus avancé avec tant de promptitude et d'impétuosité qu'il le renversa mort du premier coup, et se battant contre les deux autres dans une obscurité qui n'était faiblement éclairée que d'une lampe qui brûlait à l'autre bout de la galerie, il en blessa encore un mortellement, et mit le dernier en fuite; mais ce ne fut pas sans avoir reçu une grande blessure qui lui perçait le bras gauche. Enfin délivré par sa

valeur de ces hommes qu'il prit pour des voleurs ou pour des assassins, il se retira chez lui, et s'étant mis au lit il fit mettre le premier appareil à sa blessure.

Ces trois hommes avaient été là postés par ordre du roi pour observer tout ce qui se passait chez la princesse, et lui rendre compte de tous ceux qui entraient ou sortaient de son appartement. Celui qui s'était sauvé de l'épée du comte, ne manqua pas d'informer le roi de cet accident : sa surprise fut grande; il n'avait attaché sa jalousie que sur Leycester qui était au lit dangereusement blessé; et la manière vigoureuse dont cet homme s'était tiré d'intrigue, faisait connaître qu'il fallait que ce fût un des plus braves de sa cour. Mais il se serait inutile-

ment fatigué pour développer ce mystère, si le bruit en ayant été porté à la reine qui savait l'amour du comte pour la princesse, ne lui eût fait d'abord pénétrer la vérité.

Sa jalousie ne put permettre qu'elle tût ce qu'elle imaginait, et sans réfléchir sur les conséquences, elle dit au roi, dans son premier mouvement, qu'il ne devait point chercher davantage, et que c'était indubitablement Courtenay qui sortait de chez la princesse. On n'en douta plus lorsqu'on ne vit point paraître le comte au levé, et qu'on sut qu'il avait eu le bras percé la nuit par des assassins.

Cet incident donna une furieuse atteinte à la princesse : la reine en redoubla l'animosité qu'elle avait contre elle, et son dépit jaloux,

convertit en un courroux fatal tout l'amour qu'elle avait pour le comte. Le roi, de son côté, qui jusque-là avait cru Leycester l'unique amant d'Elisabeth, ne pouvait douter après une visite à une heure suspecte, que Courtenay n'eût encore plus de part que l'autre à ses faveurs, et tournant contre lui toute la violence de sa jalousie, il résolut de rompre leur commerce.

Il fit ensuite attention sur l'accident de Leycester, et réfléchit que sa blessure était un coup d'épée, qu'il était sorti de chez lui avant le jour avec un seul page, qu'il ne faisait aucune poursuite contre les assassins dont il supposait avoir été attaqué, sur toutes ces considérations, il conclut que c'était un duel avec Courtenay. Ainsi, dès le

le lendemain, le comte eut ordre de sortir du royaume aussitôt que sa blessure pourrait lui permettre de partir et de s'embarquer; et la reine, piquée de l'amour qu'elle ne doutait point que le roi n'eût conçu pour la princesse, et de l'étroite liaison qu'elle entretenait, contre ses ordres, avec Courtenay, lui manda le même jour qu'elle eût à sortir de Londres dès le lendemain, et à se retirer à Harfort.

Dans quel état de désolation se trouvait la princesse! Les ennemis qu'elle avait au conseil triomphaient de sa disgrace, son parti tremblait: Leycester était au lit entre la vie et la mort, le comte blessé et exilé, et elle voyait que le roi, ou n'osait plus lui donner une protection ouverte, pour ne pas chagriner la reine,

ou avait peut-être renoncé à lui être utile, ayant découvert ses rivaux. Ce fut dans ce moment fatal qu'elle eut besoin, et de cette force d'esprit que le ciel lui avait donnée beaucoup au-dessus de son sexe, et de sa politique adroite, pour entretenir ses amis dans leurs bonnes dispositions, et pour ne point laisser refroidir l'ardeur de son parti.

Le comte fut beaucoup moins touché de l'ordre qu'il avait reçu de sortir du royaume, que de ce que la reine y fit ajouter de sévères défenses, sous peine de la vie, d'entretenir aucun commerce avec Elisabeth, dont il apprit en même temps l'exil. Il témoigna une profonde soumission pour les ordres de ses souverains, et promit à celui qui les

lui porta, de les exécuter incessamment par sa retraite dans les Pays-Bas ; mais son cœur en secret ne pouvait se résoudre à la rupture de son commerce avec Elisabeth.

L'émotion que cet ordre lui donna, fit qu'en levant le premier appareil on trouva sa blessure plus dangereuse qu'on ne l'avait cru ; et comme elle le tint au lit, il se vit privé de tout espoir de voir Elisabeth, et d'inventer quelque stratagème pour ne la point laisser partir sans un dernier adieu.

Mais cette amante infortunée, accablée de douleur, s'ouvrit à sa chère Carren, et lui déclara qu'étant obligée de partir le lendemain et de quitter peut-être pour jamais le comte, il n'y avait aucune considération qui pût l'empêcher de

le voir avant son départ, et qu'il fallait qu'elle lui en procurât le moyen le plus sûr et qui l'exposât le moins.

CHAPITRE XXIII.

CARREN fit ce qu'elle put pour s'opposer à une résolution si hardie; enfin, ne pouvant la vaincre; après avoir proposé différens expédiens, elle arrêta que la princesse feignant de se trouver mal et de vouloir du repos, se retirerait de bonne heure, et qu'étant seule enfermée avec elle, Carren prendrait l'habit d'un aumônier du chancelier, dont elle avait la taille, et se ferait couper les cheveux de la manière dont ils les portait; que la princesse prendrait un habit de li-

vrée du même chancelier pour la suivre dans cet équipage, et traverser les galeries, après qu'elles seraient sorties de l'appartement par une petite porte qui ne servait qu'à Carren et dont elle avait toujours la clef.

La chose fut exécutée de la manière dont elles l'avaient concertée ; et s'étant rendues chez le comte, Carren, sous le nom d'un aumônier du chancelier, fut conduite auprès de son lit, et l'ayant instruit pour prévenir sa surprise, Wirton fit entrer la princesse, qui attendait au bas de l'escalier, et fit sortir tous les domestiques ; Carren même eut la précaution de fermer la porte, auprès de laquelle elle resta, laissant la princesse au chevet du lit du comte.

Quelles tendres expressions d'a-

mour, quelles vives expressions de douleur, lorsque ces deux amans se virent au moment de se dire un dernier adieu!

Je vous vois donc encore, mon cher comte! dit la princesse; et l'excès de ma passion, qui brave la fureur implacable de nos persécuteurs, a trouvé cet heureux moment pour vous jurer encore une fois que mon cœur est tout à vous, que je vous sacrifie toute ma fortune et toutes mes espérances, que la mer qu'on veut mettre entre vous et moi n'empêchera point que je sois éternellement attachée à mon cher comte.

Que vous me consolez, madame, répondit cet amant passionné, et que ma disgrace est heureuse, puisqu'elle me produit le précieux té-

moignage de votre constance! Vous la devez à mon amour, le plus vif et le plus fidèle qui fût jamais. Toutes les disgraces que la fortune peut réunir pour me persécuter, ne me sont plus sensibles lorsque je pense que la plus aimable et la plus digne princesse de la terre veut bien s'abaisser jusqu'à m'aimer, et son refroidissement est la seule infortune que je puisse craindre.

Comte, reprit Elisabeth, je suis incapable de cesser un seul moment de ma vie de vous aimer, et si votre fortune en dépend, vous êtes, au milieu de vos afflictions, le plus heureux de tous les hommes. Les peines que vous souffrez me sont mille fois plus sensibles que les miennes, parce que je ne souffre que par la fatale situation où je me

trouve ; mais toutes les traverses dont on vous afflige, c'est pour moi, comte, que vous les souffrez.

Ah ! madame, dit le comte, en la regardant avec plus de feu et plus de tendresse, c'est ce qui me fait trouver du plaisir dans mes souffrances, et je bénirai mon sort au milieu des supplices les plus cruels, pourvu que ce soit pour vous que je les souffre, et que je sache que ma princesse ne m'oublie point.

Moi ! vous oublier, interrompit la princesse : ah comte ! je m'oublierais plutôt moi-même. Vous faut-il d'autres gages de ma fidélité que ceux que je vous ai donnés de mon amour, et qui vous assurent ma foi et ma couronne, si jamais je la possède ?

Non, comte, non, Elisabeth n'est point une perfide, et la démarche que je fais ici ne vous le confirme que trop. Cette conversation fut continuée pendant deux heures avec toute la tendresse réciproque que l'amour peut inspirer à deux amans aussi spirituels que remplis de feu; ils l'entrecoupèrent d'embrassemens et de toutes les marques qu'ils pouvaient se donner de la violence de leur passion; ils y prirent aussi les mesures nécessaires pour pouvoir établir un commerce de lettres, qui, malgré la vigilance de leurs ennemis, fût assuré; le comte lui dit qu'il se retirerait à Gand. Ils convinrent des personnes qui prêteraient leur nom pour le commerce, et du chiffre et des cachets dont ils assureraient la fidélité de leurs lettres.

Enfin le moment fatal de leur séparation étant arrivé, la princesse se leva de son fauteuil et, embrassant le comte, elle attacha son visage sur le sien qui fondait en pleurs, et, en le serrant tendrement: Adieu comte, lui dit-elle, adieu le plus aimable et le plus aimé de tous les hommes, adieu celui que j'aimerai jusqu'au dernier soupir!

Le comte, malgré sa blessure, l'embrassant aussi avec toute l'ardeur possible et toute la fermeté de son courage, ne pouvant arrêter les larmes que sa tendresse lui arrachait: Adieu, ma princesse, lui dit-il. Si l'éternité de mon amour peut consoler vos malheurs, consolez-vous en songeant que vous êtes la princesse la plus fidèlement aimée; adieu, encore un coup adieu.

Ces paroles furent suivies d'un embrassement si passionné et mêlé de soupirs si violens, qu'on aurait cru que l'un et l'autre allaient expirer. Enfin la princesse le quitta et reprit le chemin de son appartement. Mais la fortune était obstinée à ne pas permettre qu'elle eût un plaisir qui ne fût traversé. Le roi, agité de la passion qu'il avait pour elle, résolut de ne la point laisser partir sans l'assurer que, bien loin d'avoir part aux violences qu'on lui faisait, il emploierait toujours avec plaisir son autorité pour en empêcher les suites. L'indisposition de la reine l'avait séparé de son appartement et il ne crut pas plutôt tout le monde retiré, que, s'enveloppant dans un manteau et suivi du seul Véraguas, il prit une lanterne sourde à la main, et sa lon-

gue épée sous son bras, et dans cet équipage il fut à l'appartement de la princesse.

Le repos qu'elle avait témoigné vouloir prendre fit qu'on n'ouvrît point qu'il ne se fût nommé, et alors les femmes le conduisirent à la porte de la chambre ; mais il fut fort surpris de voir que plus on y frappait, et moins on entendait de bruit. Sa défiance jalouse lui fit croire que le comte, malgré sa blessure, était enfermé avec la princesse. Le roi aurait bien voulu entrer pour les surprendre ; mais il n'osa pas faire enfoncer la porte, non seulement parce que l'éclat n'aurait pu s'en cacher à la reine, mais parce qu'étant seul avec Véraguas, sa politique prudente lui fit juger que le désespoir pouvait

pousser un amant surpris à des violences d'autant plus à craindre que, dans les aigreurs où étaient les réformés, il fallait peu de chose pour exciter une révolution dans l'Etat. Ainsi, la crainte sage s'opposant aux mouvemens impétueux de son amour jaloux, il prit le parti de se retirer, et de se poster curieusement dans la galerie, de manière qu'il pût observer si quelqu'un sortirait de l'appartement. Ainsi il se mit dans une embrasure, tenant sa lanterne sourde fermée et cachée sous son manteau, et posta Véraguas à dix pas de lui dans un autre endroit.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'il était en sentinelle lorsqu'il entendit le pas de quelques personnes qui s'avançaient sans bruit, et qui

parlaient, mais si bas, qu'on ne pouvait les entendre. Il sortit doucement de sa niche; et se mettant à leur passage, il porta tout d'un coup au visage de la princesse sa lanterne sourde qu'il ouvrit, et la reconnut déguisée. Elle et Carren s'étaient munies, chez le comte, de chacune une épée, dont la princesse savait parfaitement bien se servir; mais, outre cela, le comte leur avait donné Wirton et un page, qui les suivaient de vingt ou trente pas.

CHAPITRE XXIV.

La princesse, qui ne s'imaginait pas que ce fût le roi, mais qui se sentit offensée qu'un homme eût eu l'insolence de lui présenter au visage une lanterne, mit l'épée à la main, et, secoudée de Carren, de Wirton et du page, qui accoururent à son premier cri, chargea le roi, qui, surpris d'une attaque à laquelle il ne s'attendait point, jeta son manteau et sa lanterne, et avec Véraguas se sauva dans son appartement.

Elisabeth n'avait garde de sui-

vre. Elle congédia Wirton, rentra chez elle, et se fit apporter par Carren le manteau et la lanterne qu'on ramassa. Mais à peine fut-elle dans sa chambre, que, par le bruit qu'elle entendit dans son appartement, elle s'aperçut que tous ses domestiques étaient debout; et Carren étant sortie pour apprendre ce qui les avait obligés d'interrompre leur repos, on lui dit que le roi était venu; et une fille étant entrée auprès de la princesse pour lui en rendre compte, elle reconnut le manteau du roi.

Ce contre-temps fut sensible à Elisabeth: elle ne put douter que ce ne fût le roi lui-même qui lui avait présenté la lanterne, et qui par sa fuite avait évité une périlleuse rencontre. Comme il ne pou-

vait manquer de l'avoir reconnue, elle se crut perdue sans ressource dans l'esprit de ce monarque, et dès ce moment elle tourna toutes ses pensées à tout risquer pour monter sur le trône, et à chercher son seul appui dans son courage, dans son adresse et dans ses intrigues. Elle fit tenir ses équipages prêts pour la pointe du jour; et ses filles étant parties dans ses carrosses, elle monta à cheval avec Carren et le reste de ses domestiques, et se rendit en deux jours à Harfort.

Le roi aurait pu appeler ses gardes à son secours; mais il avait ses raisons pour ne pas faire éclater cette rencontre. Il rentra dans son appartement, outré de douleur, et réfléchissant sur la hardiesse d'Elisa-

beth de se déguiser de nuit, armée et soutenue de gens armés, il joignit les défiances politiques aux mouvemens jaloux de son amour; et incertain du motif auquel il devait attribuer ce déguisement, il crut que, tel qu'il fût, le comte en était complice; et afin de rompre son commerce avec la princesse, dès le lendemain l'ordre lui fut réitéré de partir incessamment sans attendre que son bras fût guéri: ainsi il fut obligé de se faire porter à Douvres en litière, et de s'y embarquer pour Calais, d'où il passa à Gand.

La reine se crut hors de toute inquiétude par l'exil de la princesse et par l'éloignement du comte; mais sa jalousie redoubla cruellement lorsqu'elle apprit par des

espions de cour que, la nuit qui précéda le départ d'Elisabeth, le roi avait fait une secrète démarche à son appartement : elle sut non seulement quel déguisement mystérieux il avait pris, et le péril qu'il avait couru; mais ce qui l'outrait de dépit, c'est le silence profond sous lequel le roi avait enseveli cette aventure.

Elle n'eut pas la prudence d'en dissimuler son ressentiment ; et ne pouvant attribuer cette démarche qu'à l'amour, elle en fit au roi des reproches si vifs, que, dès ce moment, il prit pour elle une aversion dont il ne revint jamais, et qui le fortifia de tourner sérieusement ses vues au mariage d'Elisabeth, en liant avec elle une plus étroite correspondance qu'il n'en avait eu jusqu'alors.

Pour se mieux cacher aux yeux de la reine, il n'employa auprès d'Elisabeth ni Espagnols, ni Anglais; mais il se servit d'un Italien que sa capacité avait mis au nombre des amis de la princesse, et l'ayant gagné, il lui fit faire toutes les propositions qui se pouvaient appuyer sur le plan que la reine avait peu à vivre.

La princesse, qui avait conçu contre le roi une haine furieuse, la dissimula avec adresse, et fit croire à cet Italien qu'elle entrerait volontiers dans ce projet, pourvu que le roi commençât par faire abolir l'acte du parlement qui l'excluait de la couronne, et que, pour ôter son scrupule, il cessât dès ce moment toute habitude avec la reine.

Le but d'Elisabeth n'était point de consentir à un mariage si éloigné de son cœur ; mais son dessein était de s'aplanir à elle-même le chemin du trône, tromper le roi avec toute sa politique, et le brouiller avec la reine pour diminuer leur puissance, et cependant faire prendre force à son parti, afin que sa sœur venant à mourir, elle ne dût qu'à soi-même une couronne dont elle disposerait suivant ses inclinations.

Les grands politiques, qui ont la présomption de se croire plus fins que les autres, sont souvent les dupes de ceux qu'ils veulent tromper: Philippe était de ce caractère avec tout son génie. Il se laissa surprendre aux artifices d'une fille qui feignit d'entrer dans ses propositions. Dès

ce moment il n'eut plus d'autre commerce avec la reine que celui qu'exigeait la nécessité du gouvernement, quoique extérieurement il conservât pour elle toutes les apparences d'une parfaite union.

Tandis que le roi se laissait amuser par Elisabeth, Leycester était entièrement hors de danger, et dans peu on lui promettait une parfaite guérison. S'il avait de la joie de l'éloignement du comte, il n'avait pas moins de chagrin de celui de la princesse, et il ne soupirait après sa santé que pour la voir, et redoubler ses efforts pour supplanter son rival.

Le comte cependant était à Gand et ne manqua pas de rendre compte à sa princesse de l'état de son bras, qui se guérissait, et de celui de son

cœur, dont la blessure ne se pouvait guérir. La princesse lui donnait de ses nouvelles par l'adresse dont ils étaient convenus, lui mandait de quelle manière elle amusait le roi sur ses propositions, lui faisait cependant mille nouvelles protestations de fidélité, et l'assurait qu'elle n'aspirait à la couronne que pour la lui mettre sur la tête.

Le roi eut l'adresse de surprendre cette lettre : il en fit contretirer le cachet, la lut, la referma, et la fit porter par un homme qui se feignit envoyé exprès par la princesse pour en avoir plus fidèlement la réponse. Le comte ayant reconnu le cachet, répondit, et donna sa lettre à cet exprès; mais il la remit entre les mains du roi, qui la fit déchiffrer, et y trouva ces mots :

Le comte de Courtenay à la princesse Elisabeth.

« Croyez-vous, mon aimable princesse, que je puisse douter ni de votre constance dans vos peines, ni de votre fidélité dans l'amour que vous m'avez juré? Vous savez assez que mon cœur n'est point sensible aux appas du trône : c'est vous que j'aime, c'est vous que j'adore ; je ne crains point que l'éclat des couronnes qu'on vous propose vous éblouisse, et qu'une vaine ambition immole un amour fidèle à une chimère politique : aimez-moi toujours, aimable princesse, et défendez toujours avec la même fermeté votre cœur des attaques qu'on lui donne,

et qui, si vous m'aimez, seront vaines tant que vivra

COURTENAY. »

Le roi, après avoir vu cette réponse, ne pouvant plus douter de l'intime correspondance de ces amans, crut que le comte, tant qu'il vivrait, serait un obstacle invincible à ses projets, et qu'Elisabeth, l'aimant avec une passion violente et jusqu'à lui promettre la couronne, il n'y avait que la mort de ce rival qui pût lui faire espérer de gagner le cœur de cette princesse.

Il ne montra point cette lettre à la reine, et ne prenant conseil que de son amour, de sa jalousie et de sa politique ambitieuse, il ne pensa plus qu'aux moyens de se défaire

promptement du comte. Ainsi, soit que la nature ait voulu prévenir son dessein, ou que, par un artifice secret, il ait précipité la nature : quoi qu'il en soit, peu de jours après que cette réponse eût été remise entre les mains de Philippe, une mort soudaine mit au tombeau l'infortuné Courtenay.

Mais, bien loin que le roi tirât de cette mort tous les avantages dont il s'était flatté, Elisabeth, au contraire, persuadée qu'un poison lui avait enlevé son cher comte, en redoubla la haine qu'elle avait conçue contre Philippe, dont elle fut toute sa vie l'ennemie la plus irréconciliable. La reine ne put apprendre sa mort sans ressentir les effets d'un amour qui se réveilla; et soupçonnant qu'elle était l'ouvrage

de l'amour du roi pour Elisabeth et de sa jalousie contre ce rival, elle ne regarda plus cet époux qu'avec horreur.

Ainsi, le roi, d'un côté, dans la vue de plaire à Elisabeth, ayant rompu commerce avec la reine, et la reine, après la mort du comte, ne pouvant plus souffrir le roi, il ne faut pas s'étonner s'il passa en Flandre sous prétexte de la guerre, et s'il y resta jusqu'à la mort de la reine sans retourner la voir pendant deux ans, non pas même pendant sa maladie mortelle, quoique le trajet de mer qui les séparait fût très-court.

Pour Elisabeth, comme son cœur était disposé à aimer Leycester, elle réunit au penchant qu'elle avait pour lui toute l'inclination qu'elle